

toute richesse que leur courage?—et qui aujourd'hui jouissent d'une certaine aisance. Comment donc s'expliquer ce singulier phénomène d'une jeunesse qui tourne le dos à son pays natal? phénomène alarmant, car il faut un motif puissant pour déterminer un jeune homme à se séparer de ce qu'il a de plus cher au monde, à quitter son pays natal, sa famille, ses amis d'enfance, à immoler le sentiment le plus fort qui se trouve dans le cœur de l'homme—l'amour de la patrie. Les plus grands maux même ne réussissent pas toujours à nous faire rompre les liens qui nous unissent à elle. C'est un fait digne de remarque; quelque ingrate que soit la terre qui nous a vu naître, quelque dur que soit le climat des lieux qui nous rappellent les jours de notre enfance, on n'y trouve rien de comparable; on s'y affectionne toujours de plus en plus. Les persécutions même dont on y a été l'objet, les privations qu'on y a souffertes ne font que resserrer les liens qui nous y attachent. Il semble que nous ayons consacré ces lieux par nos souffrances, et que par là ils nous soient devenus plus chers."

Après avoir donné un extrait d'un projet de colonisation, et une description assez saisissante de la condition des Canadiens émigrés aux États-Unis, il nous fait la peinture suivante de l'établissement d'une nouvelle paroisse dans le Bas-Canada :

"Vous venez d'entendre parler, mes amis, de l'état des émigrés Canadiens-Français chez nos voisins; ce récit est affligeant en même temps qu'il est très exact. Écoutez, maintenant, un autre récit plus consolant, écoutez un autre missionnaire qui va vous parler de l'état du colon qui, après avoir lutté pendant quelque temps contre les difficultés inévitables que doit surmonter celui qui ouvre une terre neuve, se voit établi dans le Canada :—

"Il n'y avait personne résidant dans ce township (Cathcart), il y a dix-sept ou dix-huit ans. Tous les colons qui y sont venus s'établir étaient dans la plus grande pauvreté, dénués de tout, manquant même bien souvent des choses nécessaires à la vie, et plusieurs d'entre eux chargés de dettes.

"C'étaient pour la plupart de bons pères de familles qui, étant obligés de gagner leur vie et celle de leurs enfants chez les cultivateurs des anciennes et vieilles paroisses, n'avaient aucune espérance d'établir près d'eux leurs enfants; craignant que ceux-ci n'allaient en pays étranger, ils ont pris le chemin de la montagne. Leur hache et leur courage étaient tout ce qu'ils avaient. Que de misères ils ont eu à endurer les premières années! Ils n'étaient logés que dans de pauvres cabanes, ne se nourrissant que bien misérablement! Ils étaient obligés de transporter, sur leurs dos, leurs provisions, de quatre et six milles. Mais aussi, qu'ils étaient bien récompensés de toutes leurs peines, de leurs misères, et surtout de tant de privations, aussitôt qu'ils pouvaient confier quelques grains à cette terre arrosée par leurs sueurs. Des récoltes abondantes étaient leurs récompenses, et les engageaient à ouvrir davantage ces terres pour semer beaucoup plus l'année suivante. C'est ainsi qu'après trois ou quatre ans ces pauvres colons récoltaient assez pour nourrir leurs familles l'hiver suivant. Quelle joie pour ces familles entières d'avoir un *chez soi*, une récolte abondante, de ne plus être obligées de gagner leur pain par leur travail de tous les jours chez un étranger, obligées de se plier aux caprices des uns et des autres. Ces pères de familles ayant pris trois ou quatre cents acres de terre, ont ensuite établi leurs enfants, et se sont ainsi assurés que ces derniers ne les laisseraient pas. Quelle consolation pour leurs vieux jours! Dans toute ma mission, il y a au-dessus de cent familles venues pour s'établir, il n'y a que douze ou quinze ans, qui vivent maintenant à l'aise. Beaucoup ont payé leurs dettes; quelques-uns même, qui n'avaient absolument rien, il y a douze à quinze ans, peuvent maintenant vivre avec la rente seule de leur argent.....

"Depuis le premier colon venu pour s'établir dans ma mission, en comptant ceux qui y résident aujourd'hui et ceux qui en sont partis, ce nombre peut s'élever à peu près à trois cents. Sur ces trois cents, il y a actuellement cent Canadiens et Irlandais qui vivent à l'aise, et certainement cinquante qui ont aussi un chez soi, mais qui ne sont pas aussi riches. Voilà, par conséquent, cent cinquante familles, toutes, à l'exception d'une dizaine, venues très

pauvres, la plupart avec des dettes, qui sont aujourd'hui très-bien en état de vivre, quelques-unes même sont riches.

"Maintenant qu'on prenne un nombre semblable, c'est-à-dire trois cents familles canadiennes, qui ont laissé leur cher Canada pour les États-Unis, et dans ce nombre qu'on m'en trouve cent, ou même cinquante seulement qui vivent à l'aise, et dont quelques-unes seraient bien riches."

"Ces citations établissent plusieurs faits importants, savoir :— que la condition morale des Canadiens qui émigrent aux États-Unis est déplorable, que leur condition sociale n'est guère plus digne d'envie; ces deux faits sont plus que suffisants pour empêcher la jeunesse canadienne de diriger ses pas vers cette terre qui ne lui offre aucun avantage sous aucun rapport. Un autre fait qui ressort de ces citations, c'est que le Canada, quelque peu favorable qu'il soit pour l'établissement de nouvelles colonies—comme le prétendent quelques-uns—offre cependant plus d'avantages au colon canadien que les États-Unis. La comparaison, faite sous le seul rapport de l'intérêt matériel, donne la préférence au Canada."

Dans le dernier chapitre, l'auteur traite de quelques-unes des plaies qui rongent notre société.

"10. LE LUXE.—Le luxe a incontestablement envahi tous les rangs de la société; depuis les riches jusqu'aux pauvres, il y a chez tous extravagance. Il n'y a pas d'étrangers qui ne tombent des nues en voyant le luxe des classes inférieures surtout; la même chose devrait les frapper chez les classes plus élevées s'ils considéraient qu'il n'y a pas, ou presque pas, de grandes fortunes dans le pays. Et cependant, il n'est pas rare de voir des familles qui ont simplement de l'aisance, déployer dans leur toilette et dans leurs équipages, une somptuosité digne des grandes fortunes européennes.

"Mais c'est particulièrement chez la classe des cultivateurs que le luxe cause des ravages déploraux; c'est là surtout qu'il est frappant, et qu'il excite l'étonnement de l'étranger; car nulle part en Europe on ne voit les cultivateurs étaler un luxe d'habits et de voitures comme au Canada. En les voyant, on les prendrait pour la classe bourgeoise la plus aisée de l'Europe. Les familles qui ont quelque revenu, l'absorbent tout entier par des dépenses exagérées; le cultivateur ne peut retirer de sa terre assez pour subvenir aux folles exigences de ses enfants et de sa maison; la fille de service dépense tout son salaire en objets de toilette; le jeune homme qui s'éloigne de sa famille pendant l'hiver pour aller travailler dans les chantiers, au lieu de ménager ce qu'il a gagné au prix de tant de sueurs pour se procurer une propriété, le dépense en habits et en voitures pendant l'été. En un mot, il faut le dire avec franchise, il y a peu, parmi les Canadiens, qui puissent se laver entièrement de cette faute, tous sont plus ou moins coupables.

"La raison en est évidente, le luxe est à l'ordre du jour, justifié par l'opinion publique; il faut marcher avec les autres au risque de se singulariser. Bien des individus déplorent ces excès, sont obligés de s'imposer des privations sous d'autres rapports pour paraître aussi bien que leurs voisins de même condition qu'eux, et pourraient vivre avec beaucoup plus de confort en ne faisant point ces vaines dépenses: "mais, vous diront-ils, que voulez-vous, nous serons signalés à l'opinion publique si nous tentons de nous montrer plus unis; nos enfants seront moins considérés," et c'est ainsi qu'un pauvre homme est entraîné, comme malgré lui, dans des dépenses qui compromettent son avenir et celui de sa famille.

Pour remédier à ce désordre, qui peut avoir des suites si funestes, il faudrait une entente parfaite parmi les Canadiens, et au besoin former des associations de personnes qui s'engageassent à diminuer leurs dépenses, à vivre comme vivaient nos pères, à ne pas rougir de s'habiller avec l'étoffe fabriquée dans le pays, au lieu d'aller s'endetter chez les marchands pour s'acheter un habit qui sied si mal à un cultivateur. A propos, nous avons vu avec plaisir, dans un journal, qu'à Québec, un certain nombre de citoyens se font un honneur de porter l'étoffe du pays.

"20. L'IVROGNERIE.—Un sentiment pénible s'empare de notre âme en abordant ce sujet. Nous nous reportons par la pen-